

LA 1

Magnus, Sylvie Germain (le début du récit)  
(Fragment 2)

### Fragment 2

Il porte sur chaque chose, chaque personne, dont ses parents, un regard plein de candeur et d'étonnement, examinant tout avec minutie. Le regard d'un convalescent qui a frôlé la mort et qui réapprend à voir, à parler, à nommer les choses et les gens. A vivre. L'année de ses cinq ans, il est tombé gravement malade et la fièvre a consumé en lui tous les mots, toutes ses connaissances fraîchement acquises. Il ne lui reste aucun souvenir, sa mémoire est aussi vide qu'au jour de sa naissance. Des ombres néanmoins la parcourent parfois, venues il ne sait d'où.

Sa mère, Thea Dunkeltal, consacre tout son temps à rééduquer son enfant oublieux et mutique, elle lui enseigne de nouveau sa langue, et à mesure elle lui restitue son passé perdu en le lui racontant épisode par épisode, ainsi qu'un feuilleton dont il est le personnage central, et elle la bonne reine veillant sur lui. Elle le remet au monde une seconde fois, par la seule magie de la parole.

Dans ce feuilleton en forme de conte qui l'enchanté, car, comme tout conte, il brasse le ter-

rible et le merveilleux, chaque membre de la famille a une stature de héros : lui en tant que victime d'une fièvre vorace qu'il a cependant réussi à vaincre, sa mère en tant que fée bienfaitrice, son père en tant que grand médecin. A ce trio s'ajoutent deux autres figures, bien plus valeureuses et admirables encore, celles des jeunes frères de sa mère, tués à la guerre, et à l'égard desquels il lui incombe de témoigner fierté et gratitude, à jamais. Car c'est pour lui qu'ils se sont sacrifiés en partant combattre dans une contrée lointaine où les hommes sont aussi cruels que le climat, pour qu'il grandisse dans un pays de gloire et de puissance. Et l'enfant, qui assimile les mots « ennemi » et « maladie », s'est imaginé que ses oncles guerriers sont morts en livrant bataille à sa maladie, morts de froid et d'épuisement à force de refouler l'adversaire-fièvre vers une terre glaciale afin d'en éteindre le feu. De ces deux héros dont il porte les prénoms, il se laisse avec docilité transmuier en mausolée vivant.

Aussi séduisante soit l'épopée familiale pleine de noblesse et de tristesse, elle souffre néanmoins d'un défaut, petit en apparence, mais qui chagrine beaucoup l'enfant : la mère n'y accorde aucune place à Magnus, qu'elle traite d'ailleurs avec mépris, voire répugnance. Or Magnus et

lui, Franz-Georg, sont inséparables. Alors il introduit clandestinement son compagnon dans la légende, il invente pour lui des scènes qu'il lui murmure longuement à l'oreille (celle qui porte la trace d'une brûlure, pour la consoler), quand ils sont seuls tous les deux ; des scènes où Magnus tient un rôle égal au sien.

LA2

Magnus, Sylène Germain (fragment 11)  
(les reminiscences de souvenir traumatique)

Il entend le mugissement d'un orgue colossal, d'assourdissants coups de cymbales, le vrombissement de millions de tambours. Un orchestre fou joue dans le ciel, il joue avec des instruments d'acier, de feu. Son tumulte s'engouffre jusque dessous la terre, qui tremble et hurle.

C'est un chœur discordant d'hommes et de femmes de tous âges, d'enfants, de nourrissons, de chiens, qui hurle ainsi en répons au fracas de l'orchestre, et ce chœur qui se tenait blotti, compact sous la terre, se disperse subitement dans une bousculade éperdue. Sa clameur se répand au-dehors, elle court au ras de la terre, se déchire. Il est un des lambeaux de cette clameur pulvérisée, il court en criant et pleurant.

Il voit le ciel se déflagrer, se rompre comme une digue et des torrents de lave noire, de météorites rutilants, d'éclairs blanc soufré jaillir d'entre les brèches. L'orchestre fou joue du feu à outrance.

Il voit des humains et des bêtes se transmuier en torches vives, d'autres se fondre à l'asphalte liquéfié qui clapote dans les rues éventrées, d'autres encore être déchiquetés.

Il voit des arbres s'élaner à l'oblique, énormes javelots échevelés de flammes qui se fichent dans les façades des maisons tandis que giclent les vitres, volent les cheminées, les tuiles, les poutres.

Il voit l'eau s'embraser, dans le port, les canaux, les rivières, les bassins, les caniveaux. Partout l'eau prend feu et s'évapore en chuintant ; elle s'enflamme jusque dans les larmes sur les visages des égarés, des mourants.

Il sent l'âcre pestilence des chairs brûlées, la fadeur nauséuse des chairs bouillies, la puanteur du sang et des viscères. Les pierres, les pavés, les charpentes ne sont plus que sable noir, gravier, bouts de charbon.

Il voit des torsades d'un jaune cru, des coulées vermeilles, des éclaboussures d'un orange aveuglant tomber du ciel, lacérer la nuit. Une orgie de couleurs à la fois visqueuses et limpides. De gigantesques crachats d'or et d'écarlate pour couronner la ville défunte.

Il entend tonner les crachats de couleurs, et soudain, parmi les pantins disloqués qui courent en tous sens, il voit une femme se couvrir de flammèches safran des cheveux jusqu'aux pieds, danser une valse solitaire, frénétique, en poussant des cris suraigus. Il la voit s'écrouler, se tordre encore quelques secondes et...

Et — plus rien.

Il ne sait plus, ne voit ni n'entend plus rien, plus rien que cette femme-flambeau qui se réduit à un tas informe, d'un noir rougeoyant qui fume et qui pue. Sa mère ? Une fée, une sorcière, un tronc d'arbre, un ange foudroyé ? Une inconnue ?

Il la regarde, la regarde se consumer, se calciner. Il la regarde, yeux grands ouverts, s'effacer de sa vue, s'effacer de sa vie. Yeux grands ouverts, grands aveugles, il la regarde, la regarde...

LA3

Magnus, Sylvie Germain (Fragment 14)  
 ( L'histoire familiale de May )

Elle a toujours voulu défier la pesanteur et précipiter les rêves dans la réalité. Cela lui a valu à l'âge de quinze ans la rancune inaliénable de sa mère, Nora. Depuis des années, ses parents ne s'entendaient plus, le père, Lajos, entretenait une liaison avec une femme, Judith Evans, une amie de la famille. Tout le monde le savait, mais chacun feignait l'ignorance, par souci des convenances. Un jour le père est tombé malade. Nora a ressenti plus de satisfaction que d'inquiétude devant cette maladie soudaine, son mari ne pourrait pas voir sa maîtresse tant qu'il serait reclus dans sa chambre. La maladie s'est aggravée, il aurait été préférable de transporter Lajos à l'hôpital, mais Nora s'y est opposée, arguant qu'il était mieux chez lui, auprès de sa famille, et elle a fait montre d'un grand dévouement à s'occuper de son « pauvre mari ». Un dévouement réel, mais féroce, car si elle mettait beaucoup de zèle à le soigner, elle en déployait plus encore à le tenir isolé. Même leur fille n'avait que rarement l'autorisation d'entrer dans la chambre où reposait son père qu'il ne fallait pas fatiguer.

Le père ne se reposait pas, il se mourait à petit feu. Et dans sa lente agonie, il demandait à voir Judith. Il suppliait. Nora lui essuyait doucement le visage, lui donnait à boire, lui caressait la main, se contentant de répéter d'un ton plein de sollicitude : « Ne parle pas, Lajos, reste tranquille, je m'occupe de toi, tout va bien... » Et, quand vers la fin il appelait dans un souffle le nom de Judith qu'il voulait crier, elle répondait d'un air candide : « Je suis là, mon chéri. »

Judith Evans était venue deux fois, sous prétexte de visites amicales pour prendre des nouvelles du malade. Nora l'avait reçue avec une politesse implacable, lui imposant le supplice d'un thé où chaque geste, chaque regard était pesé, calculé, et d'une conversation dont chaque phrase était composée de clichés écoeurants de fadeur, de sottise, et entrecoupée de silences aci-

des. Au cours de sa première visite, Judith avait espéré qu'elle verrait Lajos, qu'il descendrait de sa chambre, elle ignorait la gravité de son état. Nora, à l'affût de ce désir chez celle qu'elle haïssait et tenait enfin en son pouvoir, avait ruiné cette attente en quelques mots : « C'est impossible, il dort, et ne veut être dérangé par personne. » La seconde fois, Judith avait osé formuler son désir. « J'aimerais le voir... » Nora avait bu une gorgée de thé, lentement, reposé sa tasse avec délicatesse – dans le silence du salon on entendait cogner le cœur de Judith Evans, à coups sourds, précipités –, et, avec un sourire plein de grâce et de désolation, la maîtresse de maison avait fini par asséner : « A présent, il est trop tard. Il ne reconnaît déjà plus personne. Je vous remercie de votre visite. » Et elle s'était levée, ajoutant, sans se départir de son affabilité : « Je vous raccompagne. » Judith s'était levée à son tour, livide, ses lèvres tremblaient. C'est alors que May, qui avait assisté à la scène, était intervenue. « Venez », avait-elle dit en prenant Judith Evans par la main. Et avant que sa mère n'ait eu le temps de réagir, elle s'était élancée hors du salon avec Judith, avait fermé à clé la porte, était montée à l'étage et avait introduit dans la chambre de son père la femme qu'il aimait.

« I have a dream. » Les rêves sont faits pour entrer dans la réalité, en s'y engouffrant avec brutalité, si besoin est. Ils sont faits pour y réinsuffler de l'énergie, de la lumière, de l'inédit, quand elle s'embourbe dans la médiocrité, dans la laideur et la bêtise. Les coups frappés par le cœur d'une femme saisi d'épouvante d'amour avaient déclenché en May une volonté de total affranchissement, et un culot d'une vigueur inlassable.

(LA4) Magnus, Sylvie Germain (Fragment 0)  
(Une expérience mystique)

Magnus a un léger sursaut, il tourne la tête vers la gauche ; son regard capte l'instant où une feuille jaune translucide, aussi fine qu'une aile d'insecte, atteint le sol à quelque distance de lui. Son ouïe a perçu avant ses yeux, mieux que ses yeux. « Je vous écoute », dit-il à frère Jean. Mais celui-ci, au lieu de rompre enfin le silence, rabat la capuche de sa coule sur sa tête et se recroqueville, les mains à plat sur les genoux, le front penché. Ainsi enveloppé dans sa chrysalide noire, il entre en somnolence. Sa tête dodolaine, elle finit par basculer contre l'épaule de Magnus ; sa respiration s'altère, elle se fait à la fois plus sonore et alentie.

Rien de plus – aucun flamboiement, aucune agitation du corps assoupi, aucun râle ni bredouillement proférés par sa bouche. Juste ce souffle montant avec lenteur, avec ampleur, des profondeurs du corps concentré à l'extrême non sur lui-même, mais sur l'oubli de soi – sur une excavation, un évidement de soi. Et ce souffle s'affine, il s'allège, il est doux et pénétrant comme le son d'un hautbois. Un soupir de lumière s'échappant de l'obscurité, un sourire vocal tintant discrètement dans l'air. Une exhalation de silence.

Rien de plus, mais les deux hommes sont si totalement abandonnés dans l'écoute de ce soupir et si unis dans cet abandon que Magnus en est bouleversé – ce chant grêle sourd de son propre corps autant que de celui de l'autre, il lui caresse la chair dessous la peau, flue dans son sang. Cette caresse ressentie au-dedans de son corps l'émeut, l'éblouit et l'abîme en lui-même plus puissamment qu'aucune caresse échangée dans l'amour. La très fugace étreinte vient de plus loin que tout ce qu'il connaît, elle est radicalement neuve – un rapt charnel et mental d'une délicatesse foudroyante. C'est la vie même qui l'étreint du dedans, et qu'il enlace par tous ses sens, d'un seul mouvement.

Frère Jean sort de sa somnolence, il redresse la tête et s'ébroue ; sa respiration est redevenue normale. Et Magnus fait de même, ils sont en consonance. Ils se lèvent. Frère Jean écarte sa cuculle qui retombe sur son dos. Son visage garde trace de la contention intense à laquelle il vient de soumettre son esprit – un visage de très vieux nourrisson se réveillant sous la montée d'un songe dont il ne peut contenir l'amplitude, le front plissé par cette poussée d'énergie pure, les yeux embués d'une vision qui déjà se retire.